

THIBAUT, GENEVIÈVE. *Blanc*. Mont-Saint-Hilaire, Éditions Cayenne, « Traces » 8, 2019, 174 p. ISBN 978-2-923980-16-4

Marilie Labonté

Volume 19, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082780ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082780ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labonté, M. (2021). Compte rendu de [THIBAUT, GENEVIÈVE. *Blanc*. Mont-Saint-Hilaire, Éditions Cayenne, « Traces » 8, 2019, 174 p. ISBN 978-2-923980-16-4]. *Rabaska*, 19, 319–322.  
<https://doi.org/10.7202/1082780ar>

la joliesse à s'être laissé séduire par l'œuvre certes coquine de Fragonard, mais située à mille lieux de l'univers de recherche de M. Séguin.

Les mânes de M<sup>gr</sup> Tessier se penchent ici par-dessus mon épaule pour me dire que leur fils spirituel Vaugeois est néanmoins digne d'admiration. Ce à quoi je souscris fort volontiers en saluant de la part de l'historien chevronné qu'il est la reconnaissance de l'œuvre unique de Robert-Lionel Séguin. Il sera toujours temps d'aller plus loin sur la nécessaire réflexion de son legs, à l'occasion d'une autre tribune.

**RENÉ BOUCHARD**

Société québécoise d'ethnologie

---

THIBAUT, GENEVIÈVE. *Blanc*. Mont-Saint-Hilaire, Éditions Cayenne, « Traces » 8, 2019, 174 p. ISBN 978-2-923980-16-4.

« J'avais mal au patrimoine. » Ces mots sont ceux de l'artiste matanaise, Geneviève Thibault, dont le livre photographique – un projet à la fois artistique et ethnologique – capte les derniers instants d'une communauté religieuse établie à Québec, dans un même lieu, depuis plus de 350 ans.

D'abord formée en tourisme, puis en photographie et en ethnologie, Geneviève Thibault trouve dans sa pratique artistique le médium idéal pour mêler ses intérêts pour l'être humain, la culture et la rencontre de l'Autre. Ses thèmes de prédilection sont alors la vie quotidienne, la culture matérielle ainsi que les manières d'habiter et d'occuper le territoire. Avant d'entrer dans une analyse plus approfondie de cet ouvrage, nous aborderons sa forme et son contenu.

Outre la série photographique de Geneviève Thibault, *Blanc* est constitué de trois textes principaux – *Elles* (Gilles Arteau), *Lever le voile* (Geneviève Thibault) et *Un vent de changement* (sœur Andrée Leclerc) – ainsi que d'une ligne du temps, des remerciements, une biographie de l'artiste, des informations sur les photographies et quatre lettres adressées au « Monastère », ajoutées à l'intérieur d'une pochette insérée dans la couverture de l'ouvrage.

L'artiste multidisciplinaire Gilles Arteau signe le texte *Elles* qui précède la série photographique. Son texte nous transporte dans un univers à deux temporalités : le temps long et historique des Ursulines et de leur héritage, et le temps court et contemporain (un « temps compté ») qui rappelle l'imminence de leur départ de ce lieu qu'elles occupent depuis 1642. Pour ce faire, il évoque la « robe de serge ceinturée d'obéissance » (p. 9), aujourd'hui objet de musée, ou compare les religieuses à « un entre-deux cloches, dans une durée vague » (p. 10) référant aux images qui les montrent déambulant

dans les rues du Vieux-Québec et croisant un panneau publicitaire osé. Sans nommer la communauté, l'auteur utilise le pronom « elle » au singulier, puis rapidement « elles » au pluriel ; par l'utilisation de ce pronom, il nous propose de suivre ces femmes. L'auteur compare le travail de la photographe à celui d'une romancière qui crée un récit ; ces photographies, traces des religieuses « happées » ou « captées » par la caméra de l'artiste, deviennent une mémoire de ces femmes « perpétuelles » (p. 11).

Cette première entrée dans l'univers des Ursulines, sous la plume de Gilles Arteau, installe une ambiance à la série photographique qui la suit. Ces photographies captent des moments du quotidien, intimes ou en communauté : la contemplation de la Vierge dans le jardin, la lecture d'un livre, une prière sous un séchoir à cheveux, un casse-tête assemblé par deux religieuses, un repas dans la salle commune. Elles attisent la curiosité envers ces femmes naguère cloîtrée et font réfléchir sur notre propre quotidien. Au fil de ces 92 photographies, nous retrouvons les saisons (été, automne, hiver) ainsi que d'autres éléments du temps qui passe : calendrier, horloges et fêtes religieuses. Le blanc, que ce soit par la grosseur, la quantité des photographies ou par le sujet représenté, occupe de plus en plus d'espace d'une page à l'autre. Les portraits, souvent souriants, laissent graduellement leur place à davantage de représentations d'étiquettes, de boîtes remplies et de lieux vides.

Rédigé par Geneviève Thibault, le texte qui suit, *Lever le voile*, revient sur la genèse du projet, sur son processus ainsi que sur le ressenti de la photographe jusqu'au départ des Ursulines de leur monastère. Dans un premier temps, elle décrit le « sentiment d'urgence » et la tristesse qu'elle a éprouvés alors qu'elle apprend, dans le fil de l'actualité, le déménagement prochain de la communauté. « J'avais mal au patrimoine » (p. 157), écrit-elle. Déçue de ne trouver que quelques anciennes photographies des religieuses, mais aucune sur leur vie actuelle, elle constate qu'un pan de l'histoire fait peut-être défaut. Elle contacte alors les Ursulines et vient à leur rencontre. Rapidement accueillie au sein de la communauté, la photographe passe plusieurs séjours d'une semaine durant lesquels, par l'observation participante, elle se mêle à la communauté et échange avec elle, entrant encore davantage dans leur intimité. Ce sont les « traces laissées par la vie quotidienne » que l'artiste immortalise chez les Ursulines, traces des derniers moments passés dans leur monastère, en quelque sorte « porteuses d'histoires » (p. 171). Très tôt dans le processus, un projet d'exposition au Musée des Ursulines a été confirmé. L'équipe du musée qui accueillait pour la première fois une artiste en solo lui donne carte blanche.

*Les Ursulines au fil du temps*, transmis par le Pôle culturel du Monastère des Ursulines, qui assure depuis 2017 « la conservation et la mise en valeur du legs patrimonial des Ursulines » (p. 163), permet de retracer, entre 1535 et 2019, les grands événements qui ont ponctué la vie de cette communauté : son arrivée en Nouvelle-France (1639), l'installation du monastère à l'emplacement actuel (1642), la fondation d'autres monastères (entre 1697 et 1936) ainsi que les épreuves traversées (incendies, guerres, etc.).

*Un vent de changement*, écrit par sœur Andrée Leclerc, de l'ordre de sainte Ursule, commence par une analogie entre ce qui mena les Ursulines en Nouvelle-France et leur départ de leur monastère : le « vent de l'Esprit » (p. 165). Elle aborde les préparatifs, les derniers instants ainsi que les adieux faits par les religieuses à ce lieu historique important dans l'histoire de la communauté. Elle continue là où le texte de Geneviève Thibault se termine, traitant de leur installation dans les Jardins d'Évangéline, à Beauport, où les sœurs rencontrent d'autres communautés et des laïcs avec lesquels elles fraternisent « dans la joie et la simplicité de la vie quotidienne » (p. 167). Elle souligne alors qu'il s'agit, en quelque sorte, d'un retour aux sources et aux préceptes de leur fondatrice, sainte Angèle, qui les avait réunies pour qu'elles soient « consacrées dans le monde » (p. 167). En cela, ce texte boucle la boucle de l'ouvrage.

Quatre lettres écrites à la main et adressées au « Monastère » sont placées à la fin de l'ouvrage, dans une pochette ajoutée à la couverture. Signées par les sœurs Andrée Leclerc, Élisabeth Landry, Michelle Leblanc et Suzanne Pineau, ces lettres révèlent des souvenirs personnels des religieuses qui les ont écrites, des événements historiques ainsi que le legs des Ursulines.

Ce livre photographique propose une structure qui suscite l'émotion à travers des allers-retours entre un passé et un présent qui fait histoire. Dans une entrevue accordée à la radio, Geneviève Thibault mentionne d'ailleurs qu'elle avait « [...] vraiment vécu la réalisation de ce livre comme une mise en espace d'une exposition, [...] [elle a vu] les pages blanches comme des canevas. » (G. Thibault, *Bon pied, bonne heure !*, Radio-Canada, 15 juillet 2020) C'est effectivement l'impression que nous éprouvons lorsque nous parcourons l'ouvrage, alors que chacune des parties, éclairée par la précédente, devient récit, comme celui d'une exposition.

En somme, le livre photographique de Geneviève Thibault est un travail sur la mémoire et la transmission de l'infiniment petit du quotidien pour mieux cerner un groupe d'êtres humains. À la limite de l'art et de l'ethnologie, cet ouvrage offre non seulement un regard sur les derniers moments dans la résidence patrimoniale que ces femmes ont habitée durant près de quatre

siècles, mais également sur ce que sont les Ursulines aujourd'hui, une communauté qui respire toujours à l'unisson.

MARILIE LABONTÉ  
Université du Québec à Montréal

---

TRUDEL, CLAUDE. *Une histoire du ministère de la Culture (1961-2021)*. Montréal, Éditions du Boréal, « Document », 2021, 319 p. ISBN 978-2-7646-2668-9.

« *Faire l'histoire par le haut* ». D'entrée de jeu, on doit préciser que l'auteur de cet ouvrage se présente comme un citoyen au service de ses concitoyens qui a œuvré pendant plus de cinquante ans dans les domaines public et privé et, de manière notoire, dans le secteur culturel. À titre de sous-ministre à la culture, député à l'Assemblée nationale et maire de Verdun, il se définit avant tout comme un « culturel », tant par ses intérêts personnels que dans sa pratique professionnelle, ayant évolué dans une variété d'organismes et d'entreprises. Se sachant « ni historien ni politologue, je ne prétends pas présenter ici un travail de niveau universitaire, une recherche spécialisée, non plus qu'une thèse ou un ouvrage didactique » (p. 12). Par ailleurs, il avance que « [s]'arrêter au travail des politiques n'est ni ignorer, ni rejeter celui des fonctionnaires », mais il reconnaît derechef que comme « [h]omme politique, j'ai choisi de souligner la contribution des femmes et des hommes politiques » (p. 13). Voilà qui a la qualité d'être dit franchement et clairement. Maintenant que les présentations sont faites, allons voir ce que cette somme qui se veut une histoire du ministère de la Culture peut nous enseigner à travers l'action des ministres qui l'ont dirigé.

Divisé en quatre parties égales, ce récit chronologique – des origines à nos jours – découpe les soixante années du ministère en quatre périodes de quinze ans qui vont de la mise en place des grandes institutions (1961-1976), avec leur consolidation jusqu'à la politique culturelle (1976-1994), puis des politiques sectorielles (1994-2007) vers des nouvelles voies pour la culture (2008-2021). Ce départage est structurant pour le lecteur et permet même à l'auteur de décliner sa propre histoire à travers les temps forts et les grandes réalisations du ministère où, à certaines étapes de sa vie, il a été un acteur direct ; et, à d'autres, il a été un fin observateur de la « chose culturelle », perçue par la lentille du politique qui porte un regard sans partisanerie sur les bons et les moins bons coups des vingt-sept ministres qui, comme titulaires, se sont succédé à la barre de ce navire gouvernemental. D'ailleurs, on